

De l'enfant à l'Enfance : un itinéraire romanesque de Christiane Roederer

Parler de l'enfance inspiratrice revient, entre autres, à reconnaître les récurrences de cette réalité chronologique dans l'œuvre d'un auteur non seulement dans une présence réelle, à visage découvert, mais aussi dans ses possibles travestissements, qui font que l'enfance se cache derrière d'autres traits de l'histoire romanesque. La présence réelle d'un enfant comme protagoniste et son éventuel déguisement sous d'autres aspects plus ou moins évidents tout le long de la narration, parfois se croisent et se développent l'un à l'aide de l'autre, ou bien ils jouissent d'un renvoi réciproque à l'intérieur de toute la production narrative du même auteur.

Ce qui frappe en effet dans l'ensemble de l'œuvre en prose de Christiane Roederer est le parcours narratif de cette double présence : dès son premier texte, *Beraber ou la liberté*¹, un conte dont le protagoniste est un enfant, l'auteur introduit l'enfant et l'enfance dans toutes leurs possibles significations, tandis que les autres romans présentent de moins en moins d'enfants pour faire ressortir ce que Bosco a appelé « le reste de l'enfance » que chaque homme recèle dans son âme.

J'essaierai donc d'analyser une présence enfantine qui évolue peu à peu avec l'âge pour se transformer en une mémoire de l'enfance et aboutir finalement à la présentation de personnalités adultes qui essaient de faire revenir à la surface cet esprit d'enfance qui se cache en eux. En activant ce dernier on peut arriver à saisir l'essence de la vie, à goûter de

cette liberté face au réel qui, seule, permet à l'homme de traverser la douleur et la souffrance. Beraber l'avait compris le premier, mais son âge ne lui permettait pas de confronter cet acquis aux difficultés de la vie. Ce sera en particulier l'expérience d'Elsa Mann² et surtout de Nissim Rosen³, les deux protagonistes de *La Veilleuse de chagrin*⁴, qui fera voir comment, face aux problèmes de la vie quotidienne, il n'y a que la joie de la découverte continuelle, de l'émerveillement et de la certitude du mystère sous-jacent à toute existence, pour donner un sens à la vie et surtout à la souffrance. Car l'enfance inspiratrice, dans les ouvrages considérés, trouve son niveau expressif véritable non dans la présence d'enfants comme protagonistes, mais plutôt dans l'évidence d'un cœur d'enfant que l'adulte garde inconsciemment et qui fait qu'il peut faire face aux difficultés et aux problèmes de la vie en y trouvant même une raison d'espoir et de salut.

Présence de l'Enfant

Bien que publié après la parution de ses deux premiers romans, *Beraber ou la liberté* est le premier texte écrit par l'auteur : resté longtemps enfermé dans les tiroirs du Ministère de la jeunesse et du sport, il a été publié en 1988 dans la collection Hachette-Jeunesse.

L'adolescent Etienne s'embarque sur le bateau Beraber pour un voyage de découverte qui lui apprendra non seulement les secrets de la navigation et ses contraintes mais aussi le goût d'une existence placée sous le signe de la liberté. Il apprend d'abord à partager sa vie avec des personnes qu'il ne connaît pas, un capitaine, deux marins, Baba e Ibrahim, et le chat Figaro. Grâce à eux, il apprend aussi le vrai langage qui donne le bonheur, à savoir le langage de l'amitié, de la contemplation du monde, de la patience, de la tolérance. Avec cet équipage si étrange et bizarre Etienne voyage et découvre les beautés de la mer et les mystères du ciel, les difficultés et

la crainte des tempêtes mais en même temps il connaît d'autres horizons, l'immensité du rêve et la dureté d'une réalité quotidienne qui demande constamment du travail, de la fatigue, de l'application. A la fin de ce voyage Etienne constate que, parti enfant, il est devenu un homme car il a su conquérir sa propre liberté. Tout le long de la traversée il a vécu des instants de bonheur parfait, total et enivrant mais il n'a pu le faire que grâce à la présence de ses amis et à sa décision de vouloir leur ressembler, de suivre leurs indications et leurs conseils.

L'initiation à l'âge adulte passe donc à travers une connaissance que ces hommes lui transmettent et qui fait que, tout en gardant les caractères typiques de l'enfance, il arrive à affronter la vie avec le regard nouveau de celui qui sait que chaque instant recèle une possibilité de bonheur. Son grand voyage en rêve a appris à Etienne que le désir de l'homme est infini et profond, comme l'étaient la mer et le ciel où il avait navigué, et il faut toujours le suivre, sans compromis, sans céder au relativisme d'une société qui nous empêche de vivre réellement car il nous fait nous contenter de la surface des choses. C'est par sa liberté personnelle que l'homme doit constamment s'engager pour aller chercher en profondeur la signification de chaque événement et de chaque instant.

Beraber nous propose une aventure matérielle qui se double d'une aventure intérieure : la structure du conte pour enfants, supportée par les images, permet à l'auteur de dire, dans un langage essentiel mais profond, des vérités qui dépassent toutefois l'enfance pour se lier à la nature même de tout homme, et donc de se présenter comme éternelles. Etienne à travers son voyage a été initié à la vie car il a appris à garder dans son cœur ce qu'il y a de fondamental en elle et même si son enfance est morte il gardera en lui une attitude face à la réalité qu'il a appris pendant cette période. C'est là le « reste d'enfance » qu'il faut préserver dans le cœur, c'est sur celui-ci qu'il faut s'appuyer pour apprendre à vivre l'âge adulte.

Le texte, donc, dans le sillage du *Petit Prince* de Saint-Exupéry et de tous ceux qui emploient un personnage/enfant pour parler au cœur de tous, propose d'abord un enfant comme protagoniste absolu de l'histoire, mais il arrive à se concentrer sur l'essence de l'enfance pour en proposer la valeur essentielle et par là sa possible permanence à l'intérieur de chaque homme. Ce double registre enfantin, présent dans un seul texte, reste toutefois isolé dans la production narrative de l'auteur car, après *Beraber*, nous ne trouvons presque plus des personnages d'enfants. Dans *Elsa Mann* il y a ses cinq enfants adultes, dont l'enfance revient seulement par quelques touches mémorables pour souligner avec plus de force l'emprise totalisante de la mère sur la destinée de tous les membres de sa famille. De là dérive l'image d'une enfance dominée par la peur et la crainte, où le libre épanouissement de la personnalité enfantine est toujours contrarié par les décisions et les pensées des adultes, de façon que pour se libérer de cette sorte d'oppression l'enfant ne puisse penser qu'à un changement radical : la fuite et l'abandon du domaine familial. Ce n'est qu'à la fin du roman qu'on trouve la présence, apparemment secondaire, d'un enfant. Mais le peu de pages consacrées au petit Michel, le neveu d'Elsa, suffisent à nous faire comprendre la valeur de son introduction dans l'histoire. Parti pour devenir peintre contrairement aux désirs de sa grand-mère, il reviendra à la ferme volontairement, animé par ce profond amour pour la terre et la dynastie des Roth qu'Elsa lui avait transmis : il a donc su intégrer l'enseignement de sa grand-mère à ses désirs d'enfants, à ses aspirations personnelles et ne pas succomber à l'empreinte de l'adulte.

Dans *Nissim Rosen* nous avons sensiblement le même schéma : le fils de Nissim, Paul, est lui aussi déjà un adulte au moment de son entrée en scène, et au cours de la narration nous avons seulement ses deux enfants, qui incarnent aux yeux du protagoniste l'innocence et la pureté, mais qui ne jouissent d'aucun relief narratif ; c'est leur grand-père qui en

parle pour souligner le rôle qu'ils assument à ses yeux dans le développement de sa longue remontée aux sources. Il s'agit donc d'une présence suggérée par la narration dans le but de mieux cerner le caractère et la personnalité du protagoniste. Le dernier roman, *La veilleuse de chagrin*, efface presque totalement la présence des enfants pour mettre en scène deux jeunes filles qui doivent se confronter aux problèmes de la vie. La première, âgée d'une vingtaine d'années, doit affronter la maladie, un cancer, au moment où la vie s'ouvre devant elle et l'autre, Gordana, orpheline, exilée de la Lorraine, essaie de se débrouiller dans son existence chaotique et de trouver un sens précis à tout ce qu'elle vit quand la mort la prend pour l'introduire dans cet univers invisible des anges auxquels elle s'était toujours adressée. Gordana meurt pour sauver une petite fille qui risque de se faire écraser par un camion et celle-ci, image d'une enfance insouciante et heureuse, reste dans le monde comme la trace secrète et mystérieuse mais concrète de la permanence dans le monde réel du cœur et de l'esprit de Gordana.

L'enfance donc, dans ces textes, est très limitée et surtout présentée seulement comme point de départ d'une création artistique qui, au fur et à mesure qu'elle se déploie, semble l'oublier. Il en ressort toutefois une image qui montre ces enfants dans leurs caractères typiques, abondamment représentés dans la littérature du siècle dernier. La curiosité, l'émerveillement, l'impétuosité et le goût pour les jeux font pendant aux rapports difficiles avec les adultes, aux frustrations personnelles, aux désirs inassouvis. Cette enfance est donc caractérisée par une sensibilité au monde toujours liée à une vulnérabilité face aux atteintes extérieures. Elle semble être là essentiellement comme une possibilité de comparaison idéale entre deux âges et surtout comme l'occasion pour les adultes de confronter deux visions du monde, de juger et de faire le bilan de leur vie.

L'Enfance au second degré

Ce manque de personnages enfants n'implique pas toutefois une absence totale de l'enfance dans les romans de Christiane Røederer, au contraire : sauf pour *Beraber ou la liberté*, cette période de la vie revient constamment sous la forme de souvenirs auxquels l'adulte s'abandonne pour y puiser la force nécessaire à affronter la dure et douloureuse réalité ou pour trouver une sorte de refuge face aux difficultés. Le cas le plus exemplaire est celui de Nissim Rosen, cet hébreu rescapé du camp nazi d'Auschwitz qui a décidé d'oublier son passé et de se construire une nouvelle vie et une nouvelle identité à Strasbourg. Et pourtant le livre s'ouvre par une longue plongée dans son passé en Roumanie, avec des images très nettes de sa vie en famille, des joies, des difficultés et du bonheur d'y vivre même dans la pauvreté. Ces incursions rapides et imprévues du passé dans sa vie présente semblent opposer, dans la première partie du roman, les deux niveaux temporels de façon que le temps de son enfance apparaît dans ses réflexions comme un moyen de contrecarrer la vie tranquille qu'il a volontairement choisie, où ce qui prime est la monotonie et la superficialité des sentiments. C'est ainsi que cet homme s'aperçoit qu'il n'a pas oublié son passé, que dans le jeu de cache-cache entre sa mémoire et sa volonté c'est la première qui gagne toujours car un rien suffit à faire affleurer en lui l'univers d'autrefois. Il prend conscience alors que cette mémoire n'est pas là pour le consoler ou pour le soulager car ce reste d'enfance qu'il a voulu cacher au plus profond de lui-même demande avec insistance de retrouver une place dans sa vie actuelle ; mais encore plus, il se rend compte que les souvenirs de ce temps de bonheur sont là pour lui donner la possibilité de retrouver l'attitude face à la vie qu'il avait pendant son enfance, à savoir « [...] mon innocence, la pureté de mon regard d'enfant » (p.102).

Cela est lié toutefois, indéniablement, à son identité juive et quand il s'aperçoit que c'est dans cette voie qu'il doit acheminer sa quête, tout change pour lui. C'est le début d'un parcours intérieur qui le voit réfléchir de plus en plus sur les raisons du bonheur qu'il éprouve dans les moments qu'il passe avec ses petits neveux et qui à la fin le poussent à la décision de se rendre à Jérusalem, un départ qu'il appelle « retour » (p.192) car c'est son retour aux origines, à la foi de sa famille, à la joie et au bonheur de son enfance. Après ce voyage initiatique à travers les différentes épreuves de la vie, il retrouve donc sa pureté originare et, selon le parcours le plus accompli du roman d'initiation, sa renaissance coïncide avec sa mort qui lui permet de s'identifier totalement à cette source divine qui avait fait resplendir de lumière une enfance qu'il avait gardée, sans le vouloir, dans son cœur.

Il en va de même pour Gordana, la protagoniste de *La Veilleuse de chagrin* : la première partie introduit ce personnage sous la forme, pour ainsi dire, d'une voix, une ombre qui parle à Valéria, la jeune fille atteinte d'un cancer, et qui découvre la présence étrange de cet « [...]ange chargé d'aider une âme en difficulté sur terre » (p.17). A la rencontre entre Valéria et Gordana fait suite, dans le roman, la véritable histoire de Gordana dont le présent se passe à Strasbourg, après une enfance en Hongrie et puis en Lorraine. Pendant sa vie strasbourgeoise, vécue sous l'égide d'une apparente insouciance et d'une liberté totale, elle ne noue que des relations éphémères. Gordana semble habiter deux dimensions, l'une terrestre et l'autre invisible, peuplée d'anges et d'êtres chers disparus, avec lesquels elle dialogue constamment. Cette sorte de conversation intérieure s'instaure principalement avec ses parents et sa grand-mère : dans un univers tout à fait mental son passé revient pour lui proposer des réflexions et des suggestions, pour l'inviter à trouver le bon chemin dans une existence qui semble n'avoir aucun point de repère.

L'enfance de Gordana n'est pas présentée comme l'Eden, ce moment heureux et paisible où tout est joie et bonheur : ses souvenirs soulignent toujours une existence enlisée dans les problèmes économiques et dans les contraintes des parents, une vie enfantine somme toute triste et solitaire. De là dérive donc ce désir de liberté totale, conçue comme coupure de tout lien et de toute attache, qui l'a poussée, après la mort de ses parents, à aller à Strasbourg pour y vivre au jour le jour, oubliant le passé et vivant l'aventure de la rencontre : en offrant des journaux et des services aux personnes qu'elle rencontre au hasard sur la place Kléber, elle crée des relations tout à fait occasionnelles avec une mère et son enfant, une famille juive, un homme ambigu. Mais son amitié avec Zélida, une fille tunisienne dont elle sera le témoin le jour de son mariage, et surtout avec 'l'échalas' Tintin, un clochard qui la prendra sous son aile, mine secrètement cette insouciance dans laquelle elle vit : dans sa vie présente, « vidée de rêves » (p.176), les incursions de son passé deviennent alors plus nombreuses, la mémoire de son enfance affleure contre sa volonté pour lui donner la nostalgie de cette période « banale, bancale » (p.200) mais « chaude à côté de Janos et d'Esra » (p.200). Elle découvre donc que le bonheur véritable réside dans la mémoire et le lien affectif qui lui donne une raison pour se battre et pour affronter la vie ; ce bonheur d'enfant qui s'appuie sur la présence d'un père auquel on peut faire confiance. Sous la poussée de cette nouvelle expérience qui change son regard face aux réalités de la vie, elle savoure l'enthousiasme et le goût d'une existence nouvelle, placée sous l'égide de l'amour, où la nostalgie de sa vie enfantine est remplacée par la joie d'avoir retrouvé la fraîcheur de la nouveauté et du commencement, la limpidité du regard et de l'âme typique de son enfance. C'est ce que sa mort semble d'ailleurs souligner : à la jeune fille blonde qui, après une vie dans le mensonge, a récupéré la condition originelle de l'existence, semble se substituer la fillette blonde que l'autre

préserve de la mort, dans un lien idéal qui fait que ce qui survit à la destruction, à la mort matérielle et morale, n'est que l'esprit d'enfance, cette innocence primordiale qui, seule, peut aider l'homme à trouver un sens à sa vie.

L'imaginaire narratif de Christiane Roederer, ne propose pas une enfance édénique ou une rêverie sur l'enfance susceptible de se charger de maintes significations ou suggestions, comme dans les cas par exemple de Bosco ou de Le Clézio, entre autres, pour elle l'enfance ne se lie qu'à un état d'esprit et à une condition de l'âme. Dans sa fraîcheur de commencement d'une vie, elle représente une réserve de force, d'intensité, de stupeur, d'affection et de fidélité. Face aux atteintes et aux épreuves de la vie adulte, c'est justement sur ce regard et sur cette innocence originaires qu'il faut s'appuyer pour pouvoir jouir de l'existence. C'est à ce niveau que se placent deux autres déguisements de l'enfance dans les ouvrages de Christiane Roederer, et qui se manifestent sous la forme de la recherche d'un langage, pour Nissim Rosen, et de la communication avec l'invisible pour Gordana. Nissim est un immigré roumain sans grande culture qui essaie d'apprendre le français à travers des lectures mais qui s'aperçoit que ses efforts d'entraînement à la langue française ne le mènent nulle part ; quand, après la décision de partir pour Jérusalem, il décide de tenir un journal pour fixer sur le papier l'essentiel de ses pensées, il s'apercevra qu'il n'arrive pas à maîtriser les mots car ceux-ci, que ce soient français, roumains ou yiddish, lui échappent. Sa recherche d'un langage précis et parfait continue jusqu'à la fin du roman et s'appuie sur une donnée essentielle : il a toujours aimé la sonorité du langage et il a appris le son des mots avant d'en comprendre la signification ou de composer une phrase. Cet amour pour un langage primordial, typique de l'enfant, s'exprime dans le roman surtout à travers ses tentatives de parler aux arbres , à travers les jeux de mots qu'il crée par des associations sonores, à travers ses conversations devant le miroir pour voir le

mouvement de sa bouche, et à la fin à travers son incapacité d'articuler des mots au comptoir des renseignements de l'aéroport : cette régression à un langage primordial qui arrive à la fin à une sorte de bafouillage souligne avec plus de force sa quête d'une enfance originaire à laquelle Nissim s'est consacré et en annonce en même temps une conclusion positive.

Ces quelques exemples montrent comment cet esprit d'enfance que Nissim Rosen a gardé en lui-même réussit à affleurer contre sa volonté et ponctue tout le long de son histoire une quête des racines qui n'est finalement qu'une quête de l'Enfance. Parti de son enfance roumaine, refoulée dans un passé qu'il avait voulu rejeter, Nissim nous propose un parcours narratif qui le ramène à cette enfance dont il a récupéré les valeurs essentielles, à savoir l'identité, la joie, la stupeur, qui, seules, lui permettent d'affronter les faiblesses et les contraintes de sa condition adulte. Il comprend ainsi que, dans son cœur étouffé par les vicissitudes de la vie, il y a la possibilité de renaître à la vraie vie et cela passe nécessairement par son enfance.

Cet état d'esprit que l'adulte arrive à récupérer pour réorienter sa vie présente, se manifeste aussi dans l'attitude des deux protagonistes de *La veilleuse de chagrin* : Valéria, l'étudiante atteinte d'un cancer, et Gordana, la jeune fille SDF par choix, arrivent à se parler au-delà de la mort et de la maladie et la dernière devient l'ange gardien de l'autre dans un colloque à cœur ouvert mais tout à fait intérieur, où l'histoire de l'une arrive à donner l'espoir et le salut à l'autre. Gordana, d'ailleurs, a gardé en elle l'habitude enfantine de parler silencieusement à ses anges gardiens et n'a jamais oublié de suivre les conseils de « la petite voix intérieure » (p.53) comme elle faisait pendant son enfance. Valéria au contraire, face à sa maladie qui met en cause toute son existence, est contrainte de repenser sa vie. Dans cette situation, qui l'amène à revaloriser l'essentiel, elle retrouve cet état d'esprit typique des enfants

qui croient aux êtres invisibles qui peuplent un monde au-delà du réel. Il s'agit là aussi d'attitudes primordiales, liées à cette dimension de la nature humaine capable de donner une faculté irrationnelle fondamentale aux enfants mais que l'adulte tend à ne plus accepter.

Se tourner vers l'enfance signifie donc y trouver la source de l'être et une possibilité de réorientation et de renouveau : mais c'est aussi récupérer une histoire, des racines, un lien profond entre deux mondes, celui des enfants et celui des adultes, qui n'est que le modèle d'une union mystique entre le monde réel et l'invisible. Les dernières décennies du siècle dernier ont d'ailleurs montré que la faillite des différents modèles de pensée a laissé un grand vide et un profond désarroi dans la sensibilité des hommes et des artistes, privés de tout point de repère ; de là dérive la nécessité d'une identité personnelle à construire, à enraciner pour orienter la vie. C'est à ce niveau que se pose ce que Dominique Viart a indiqué comme « le problème [...] de la transmission familiale de quelque chose et de l'inscription de soi dans une Histoire. Mon identité [...] dépend de ce que je reçois d'autrui⁵ ».

Cette recherche identitaire a poussé les auteurs à se tourner d'abord vers leur propre passé et notamment vers leur enfance, comme le prouve la grande production autobiographique de la fin du XXème siècle, mais aussi à accorder une place toujours plus importante dans leurs créations artistiques à des protagonistes enfants. La multitude des approches romanesques de cet âge témoigne de la justesse de l'affirmation de Jean-Claude Pirotte qui, dans *Plis perdus*, affirme : « La vie ne sera donc jamais qu'une affaire d'enfance⁶ ». Pour Pirotte et pour beaucoup d'autres romanciers l'enfance est un refuge et « Le romanesque est la traduction littéraire de ce contact à distance entre le sujet et son enfance⁷ ». Pour Christiane Roederer, au contraire, le romanesque est la traduction littéraire d'une permanence de l'Enfance dans le personnage adulte, une permanence qu'il suffit de laisser affleurer et agir

Daniela Fabiani

pour être à même de répondre à l'égarement du monde contemporain.

L'enfance que nous montre l'auteur se signale donc par son originalité parmi les nombreuses images romanesques de l'enfance inspiratrice. Dans ses romans on ne trouve ni une exaltation du monde enfantin pour attaquer le monde établi et figé des adultes, avec ses valeurs fausses et conventionnelles, ni une représentation de l'enfance malheureuse, triste et solitaire à laquelle beaucoup de romanciers de la fin du siècle dernier nous ont habitués. Ce qui compte et qui apparaît dans ses textes c'est l'élan vital, l'imagination, le sens de l'émerveillement, la liberté en tant que besoin d'un lien affectif avec quelqu'un, à savoir ces caractères propres à tout enfant qui, faisant partie de la nature de l'homme, restent dans les profondeurs de l'âme de chacun comme les possibilités, secrètes mais réelles, pour jouir de la vie. L'enfance demeure mystérieusement dans la vie de l'homme et les personnages de Christiane Roederer manifestent cette irréductible présence qui est capable de changer la douleur en joie, la souffrance en possibilité de bonheur, la mort en vie.

Daniela Fabiani

(Université de Macerata, Italie)

1 Christiane Roederer, *Beraber ou la liberté*, Paris, Edition Club Hachette-Jeunesse, 1988 ; *Beraber ou la liberté*. Illustrations de Michel Boucher, Paris, Hachette Jeunesse, 1992.

2 Ch. Roederer, *Elsa Mann*, Paris, Ed. Universitaires, 1982.

3 Ch. Roederer, *Nissim Rosen. Un pèlerin ordinaire*, Paris, Eds. Universitaires, 1986.

4 Ch. Roederer, *La Vieillesse de chagrin*, Strasbourg, La Nuée bleue, 2002. La pagination indiquée renvoie aux éditions citées ci-dessus.

5 Dominique Viart, « Filiations littéraires », in *Écritures contemporaines* 2, Paris, Minard, Lettres Modernes, 1999, p.123.

6 Jean-Claude Pirotte, *Plis perdus*, Paris, La Table Ronde, 1994, p.159.

7 Yves Charnet, *La vie malgré tout*, in *Écritures contemporaines*, 2, Paris, Minard, Lettres Modernes, 1999, p.77.